

Ce qui s'introduit du corps vivant comme substance silencieuse mais opérante au regard du manque à être

1* L'être qui vient

L'être-qui-vient nous manque. Il nous manque structurellement. Il nous manque comme l'on dit d'un être aimé que nous pâtissons de son absence et que nous désirons sa venue. Mais il nous manque aussi comme l'on dit d'un train ou d'une épreuve que nous avons manqués. Il manque à l'appel ; nous ratons le plus souvent sa venue¹.

Lorsqu'il paraît, l'être-qui-vient se manifeste selon une manière qui lui est propre et que Giorgio Agamben (1990) résume par manière jaillissante et irréparable. Jaillissante car de l'ordre de l'éclair qui « resplendit et brille d'une extrémité du ciel à l'autre » (Lc 17, 24). Ainsi l'être-qui-vient se manifeste toujours de manière fugace, fulgurante et peu saisissable. Irréparable car lorsqu'il paraît il est « livré sans issue à son être-ainsi » : il est absolument « exposé, abandonné » (Agamben, 1990, 33).

Imaginons deux καιρός (kairos) de nos vies où la question de l'être-qui-vient soit au plus proche de nos trajectoires et effective dans l'inconscient de nos marches. Imaginons l'immense δύναμις (dunamis), la force vivante nécessaire pour accompagner l'embryon puis le fœtus du milieu aquatique et des harmonies signifiantes intimes et caverneuses au monde aérien du langage articulé, des affaires de ce monde et de sa respiration haletante. Ce « passage » à l'acte créatif peut s'entendre comme ποίησις (poïēsis) de l'être-qui-vient. Nous n'en avons par la suite que mémoire enfouie et trace latente dans ce que Jacques Lacan appelle trou dans le Réel.

Imaginons encore que le moment de la mort procède de cette même δύναμις, d'une nouvelle advenue tangible de l'être-qui-vient dans son irréparable jaillissement. Nous nous efforçons d'éloigner féroce ce « rendez-vous ». Pour autant il n'est nulle raison sérieuse de le réduire à une seule déchéance ou déclin du vivant qui n'aurait pas aussi son « moment » de vérité. Forclore ces deux temps, naissance et

¹ 1 En anglais, to miss provient de l'ancienne forme missan signifiant « faussé », « échoué dans ce qui était

mort, ces deux points « cachés » alpha (α) et oméga (ω) de nos vies (lettres-qui-manquent) ; déployer des efforts incessants pour ne « pas entendre parler de cela » revient à se dessaisir des racines anthropologiques de notre condition humaine.

2.* La coche

Sa gracile absence parle au revers de nos manques et tient lieu de présence à l'imparfait où se conjugue toujours le verbe être (ce à quoi nous répliquons d'orgueil l' « Un parfait »). Capiton du sujet qui ne tient pas l'un complet et n'a de traces que d'un était (étaie), l'être-qui-manque tient lieu de case vide dans le jeu du pousse-pousse.

En référence à Lacan, Gilles Deleuze (1973) écrit : la case vide est « Objet = x, Objet de devinette ou grand Mobile ? [...] il est toujours déplacé par rapport à lui-même. Il a pour propriété de ne pas être où on le cherche, mais en revanche aussi d'être trouvé où il n'est pas. On dira qu'il « manque à sa place » (et par là n'est pas quelque chose de réel), aussi bien, qu'il manque à sa propre ressemblance (et par là n'est pas une image) - qu'il manque à sa propre identité (et par là n'est pas un concept). » Trou structurant au sein du R(éel)-S(ymbolique)- I(maginaire)... Sans la case vide, pas de jeu de pousse-pousse, pas d'écriture sempiternelle du fantasme et déplacement de lettres pour écrire sa(son) propre coche². Lettres de pierre, figées dans la formule, faisant office de loi d'airain, le fantasme tient lieu de juridiction. Nous écrivons sa formule souvent à la va-comme-j'te pousse. Si nous manquons souvent le coche, sa mouche est là pour nous rappeler la plainte et les paroles vides que nous nous efforçons à adresser à l'Autre. Là où le fantasme insiste, le corps parlant tente d'ek-sister, et comme l'écrit Qohelet « vanité tout est vanité » (Qo 1,2) : il est vain de sans cesse repousser le corps vivant.

3.* La nasse

L'être-qui-souffre³ est corps parlant lieu de mystère. Jacques Lacan dans le séminaire XX parle de « mystère du corps parlant » (Lacan, 1975, 118). Comme l'écrit Miguel Benasayag (2004) le mystère n'est pas énigme. Le mystère est un pli

² Que l'on peut entendre dans sa polysémie : la coche comme entaille, la coche comme écaille et vase (par assimilation bateau), le coche comme véhicule.

³ Souffrir se (ce) dit que l'on pâtit, mais également, souffrir dans le sens de l'attente (on parle de lettre-en-souffrance).

qui ne peut être déplié. Il y a un non-su infranchissable, une limite au savoir. Tandis que l'énigme dit plutôt qu'un savoir est possible. Parler du mystère du corps parlant c'est renoncer à poser l'explication finale, c'est renoncer au déchiffrement (Laurent, 2015).

Jacques Lacan connaissait-il la deuxième signification du « mystère » ? Si la première renvoie à « ce qui reste caché » (l'union de la parole et du corps), la seconde s'entend comme « dramaturgie » : en grec *mysterion* (μυστήριον) signifie « action dramatique »⁴ (voir Agamben, 2017). La nasse git au fond des abysses, peuplée de vivants à la c(r)oche des signifiants, chus de « la pluie de météores » (Monribot, 2025) qui s'est abattue comme un déluge sur le « petit d'homme ». Comme l'écrit Monribot (id., p.5) : « A qui appartient ce corps vivant, si étrange et si étranger à nous-mêmes ? ». Le corps vivant œuvre et s'agite « de manière étrange et étrangère ». Il aspire à avoir lieu.

« Pas de paroles dans ce récit » (Ps 18, 4), le corps vivant ne se réduit au parlêtre. Il peut-être aussi muet qu'un « agneau qu'on conduit à l'abattoir » (Is 53, 7) mais déploie son économie dont on ne peut percer le mystère. A titre d'hypothèse, je mets à la discussion ceci : le fantasme serait la formule enc(r)astée qui régit le rejet du récit-corps-vivant.

Christophe Roiné

Agamben, A. (1990). *La communauté qui vient - Théorie de la singularité quelconque*. Librairie du XXI^e siècle, Paris : Seuil.

Agamben, G. (2017). *Le mystère du mal. Benoît XVI et la fin des temps*. Paris, France : Bayard Editions.

Benasayag, M. (2004). *Le mythe de l'individu*. Paris, France : La Découverte.

Deleuze, G. (1973). *A quoi reconnaît-on le structuralisme ?*. Dans F. Châtelet, *Histoire de la philosophie VIII - Le XX^e siècle*. Paris, France : Hachette.

La Bible. (s. d). Traduction Emile Osty et Joseph Trinquet. Paris : Ed. le Seuil.

Lacan, J. (1975). *Le Séminaire, livre XX, Encore*. Paris, France : Seuil.

Laurent, E. (2015). « L'inconscient et l'événement de corps », In *Ce corps qui jouit. La cause du désir*, 2015/3, p. 20-28.

Monribot, P. (s.d) https://www.lacan-universite.fr/wp-content/uploads/2016/09/1_MONRIBOT.pdf

⁴ Les mystères au Moyen-Âge étaient des pièces de théâtre